

Lieu d'Images et d'Art

Communiqué de presse



Extraits

Douze œuvres d'une collection privée

23 septembre - 12 novembre 2006

Tous les jours de 11h à 19h



Extraits

Douze œuvres d'une collection privée

« Extraits - douze œuvres d'une collection privée » est une proposition faite à un collectionneur, celle de présenter un choix réfléchi d'œuvres issues de sa collection personnelle, aux grenoblois et au public de la Bastille. Ce choix a été guidé par l'architecture spécifique du LIA, dans le fort de la Bastille. Il a été également motivé par la relation qu'il a entretenue avec la ville de Grenoble pendant de longues années. Sa présence dans nos murs n'est pas insolite.

Le goût de la collection est une espèce de jeu. Il n'y a rien de plus vrai. Une collection est avant tout une passion, une passion autant raisonnée que déraisonnée; elle est affaire de subjectivité. Une collection ne réside pas tant dans les objets amassés que dans le lien créé par le collectionneur entre chacun de ses objets.

« Extraits » nous emmène à la rencontre de cet imaginaire. Un portrait d'un homme collectionneur, un portrait forcément subjectif, en douze œuvres, infime partie d'un ensemble, mais autant de mystères permettant une transgression des limites de notre imagination.

Pour cette nouvelle exposition, le Lieu d'Images et d'Art a proposé à Antoine de Galbert de concevoir une exposition à partir d'un choix fait dans sa collection. À cette occasion, LIA a initié la rencontre entre ce collectionneur et un jeune artiste formé à Grenoble, Quentin Armand. Une œuvre est retenue, produite, exposée, et fera désormais partie de la collection Antoine de Galbert.

Lieu d'Images et d'Art
Site sommital de la Bastille
Fort de la Bastille
tél : 04 76 54 40 67
mobile : 06 98 57 30 30
contact@lia-grenoble.net
<http://www.lia-grenoble.net>

Contact presse :
Vincent Verlé
06 79 76 58 21

Liste des artistes et des œuvres présentées

Quentin Armand

L'insoutenable légèreté des histoire de Darwin, 2004

Né en 1977 à Royan, France.
Vit et travaille à Grenoble.

Toutes les œuvres de Quentin Armand proposent quelque chose comme l'ouverture d'un espace narratif. Et pourtant, elles ne constituent pas à proprement parler le point de départ pour une histoire : il semble toujours en effet que nous ayons raté ce qui devait être le début. Mais il semble également que nous manquerons la fin.

Des milieux d'histoires donc et non pas des débuts ou des points de départ. Chez Quentin Armand, rien ne constitue de véritable point de départ, rien non plus qui postule à être un point final. Rien du système clôt donc, rien de l'arbre et de l'arborescence, mais bien plutôt quelque chose comme cette herbe chère à Deleuze qui « non seulement pousse au milieu des choses, mais (qui) pousse elle-même par le milieu. » Et comme des brins d'herbe, les œuvres ici semblent pousser n'importe où : elles apparaissent au milieu d'un monde déjà-là, et elles proposent d'y tracer un ensemble de chemins inédits. Elles ne font qu'ajouter des segments à une ligne déjà dessinée pour « la faire passer entre deux rochers, dans un étroit défilé, ou par-dessus le vide ».

Le travail de Quentin Armand relève non pas d'une tentation du chef-d'œuvre mais bien davantage d'une logique de projet. Le projet possède la fluidité et la capacité d'ajustement. Il sait épouser les trajectoires imprévues et s'adapter aux contextes. Parce qu'il peut être réalisé par l'artiste ou par quelqu'un d'autre, voire pas réalisé du tout, mais surtout parce qu'il peut être bien fait, mal fait ou pas fait, le projet apparaît ici comme la véritable « machine qui fait de l'art ».

Philippe Bazin
Vidéo

Né en 1954 à Nantes, France.
Vit et travaille à Paris.

L'ensemble de son projet artistique sur les visages de ses contemporains met en perspective la présence de ceux-ci dans les grandes institutions qui encadrent notre vie, de la naissance à la mort, mais aussi la question de la singularité. Il s'agit, par la photographie, de redonner une visibilité à des gens qui souvent, absents de notre regard, ont disparu d'une visibilité collective. Il s'agit aussi, non de faire des portraits au sens classique du terme, mais d'affirmer la présence au monde d'êtres qui lui sont étrangers. Philippe Bazin a travaillé, en outre, à donner un éclairage indirect à son projet artistique à travers la publication d'un certain nombre d'articles sur des photographes contemporains.

Depuis le début des années 2000, son projet artistique évolue autour des notions croisées de visage-paysage, que ce soit en photographie ou en vidéo. Chaque réalisation a pour ambition le croisement des médias et des sujets, réévaluant au passage la pertinence de certaines oeuvre comme *Détenus* 1996 dont les photographies noir et blanc grand format sont maintenant confrontées à des vidéos de villes connues pour abriter des centres pénitenciers importants ou historiques : les paysages filmés y expriment l'attente, l'immobilité, et suggèrent un ailleurs hors d'atteinte.

Nicolas Darrot
Insectes, 1998

Né en 1972 au Havre, France.
Vit et travaille à Montreuil.

Nicolas Darrot entre à l'école des Beaux-Arts de Paris en 1993 et fréquente les ateliers-peinture de Kermarrec et Alberola. Son travail actuel est loin de sa formation initiale puisqu'il réalise des objets automates à partir de la technologie des robots, en y incluant une dimension poétique. Passionné par les relations du vivant et de la machine, Nicolas Darrot s'apparente à un artiste sorcier. Il transforme les insectes en chimères, donne le pouvoir de parole aux trophées de chasse, conçoit des automates qui s'animent à l'approche du visiteur.

Ses ABM (Arthropodes Biotechnologiquement Modifiés) ou «Dronecast» sont des insectes morts ou des parties d'insectes auxquels il greffe des prothèses métalliques. Son travail est nettement influencé par les nouvelles technologies et la science-fiction.

L'univers de Nicolas Darrot convoque ainsi notre imaginaire, tant celui que travaillent les contes ou les mythes, que celui tout aussi vaste que provoquent les avancées technologiques et scientifiques.

Mark Dion
Les nécrophores, 1997



Né en 1961 à New Bedford, Massachussets.
Vit à Beach Lake Pensylvanie, USA et travaille à travers le monde.

Pour Mark Dion, la « nature » est une construction culturelle et un écran de projection des conceptions humaines. Il étudie la représentation de la nature dans les institutions culturelles et scientifiques (Musée d'histoire naturelle, zoo...) en se rattachant particulièrement au tournant historique des 17e et 18e siècles, lorsque l'organisation subjective des cabinets de curiosités a progressivement laissé place au classement rationnel des musées. S'attachant à la déconstruction des représentations culturelles du monde naturel, Mark Dion s'interroge sur les relations que nous entretenons, aujourd'hui, avec ce monde. Il tente alors de déconstruire les codes visuels et idéologiques qui ont formaté notre expérience de la nature au cours de l'histoire. L'artiste collecte des objets ordinaires et spécimens du monde vivant pour les organiser en des installations foisonnantes. Par le regroupement d'éléments aussi divers que squelettes, animaux naturalisés et en peluche, végétaux, bocaux étiquetés et livres, il crée des espaces complexes, conçus comme des microcosmes.

Son travail, qui fait explicitement référence aux cabinets de curiosités et se nourrit de l'histoire des musées, ne porte pas sur la nature mais sur l'idée de nature. Ostensiblement grotesques et chargées de références culturelles, ses mises en scène ironiques définissent le cadre de fictions scientifiques.

Hubert Duprat
Sans titre, 1999



Né en 1957 à Nérac, France.
Vit et travaille à Claret.

Hubert Duprat utilise souvent deux procédés dans son travail : l'incrustation et la marqueterie. Cette dernière permet de donner une unité aux techniques très diverses auxquelles recourt l'artiste. Elle fait référence au précieux et à l'ornement, soit à une esthétique du décoratif qui touche l'objet comme l'espace. Elle permet aussi de mettre en évidence un rapport à des procédés de fabrication ou de mise en œuvre sophistiqués où Duprat délègue l'exécution. Dans ce processus, ses pièces acquièrent quelque chose de mystérieux qui pourrait faire penser aux cabinets de curiosités et à leur intérêt pour le singulier, le prodigieux, si elles ne visaient pas d'abord à conjuguer ce goût pour la curiosité au présent, à lui redonner une actualité imprévue.

L'œuvre d'Hubert Duprat prend sa source dans un questionnement critique des modalités de la création des objets d'art. L'analyse des procédures qui aboutissent à la réalisation des artefacts est très richement nourrie par une connaissance érudite de l'histoire de l'art ainsi que des sciences naturelles et de l'archéologie. Mais la poésie ou la philosophie permettent également de comprendre la très singulière dimension esthétique que dégage ce projet artistique, tout entier tenu par une exigence de rigueur expérimentale.

Hubert Duprat réussit ainsi à inventer son propre langage formel et à transmuter les éléments naturels et réels en un monde imaginaire fort et étrange.

Thomas Grünfeld
Sans titre, série des Misfits

Né en 1956 à Opladen, Allemagne.
Vit et travaille à Cologne.



Le travail de Grünfeld est né d'une réflexion sur l'anti-esthétisme des années 80 et d'une critique ironique de la «Gemütlichkeit» (cette satisfaction allemande du bien-être qu'on n'éprouve que chez soi), qui a produit aussi bien la tradition des trophées de chasse que des cabinets d'amateurs du 18e siècle. Tout à la fois absurde et déroutant, l'univers de Grünfeld dérange autant par ce qui est montré que par ce qu'il suggère.

Emblématique de cet œuvre, la série des Misfits compose une faune mutante, née de l'assemblage d'animaux empaillés, qui évoque les traditions prégnantes dans le paysage culturel allemand des trophées de chasse et des «Wunderkammern», ou Chambres de Merveilles. Dans le paradoxe entre leur apparence familière et leur inadéquation à notre expérience vécue, les «Misfits» instaurent ainsi un dialogue entre le réel et l'imaginaire. Ils ébranlent nos certitudes assurées et rassurantes sur une quelconque détermination de la réalité. Grünfeld pose ainsi comme postulat que n'importe quel artifice est aussi légitime que ce que nous croyons «naturel». Ils sont des chocs aussi bien que des litotes qui nous laissent imaginer quels dangers inconnus, quels désirs inouïs ont pu donner naissance à ces étranges animaux. Ils situent d'emblée le projet de l'artiste sur le terrain d'un doute permanent entretenu à l'égard du statut et de la fonction de l'objet esthétique, qui s'accompagne d'une relecture, aussi amusée que critique, du conformisme des intérieurs bourgeois.

Ces différents niveaux d'interprétation contenus en un même objet caractérisent le souci constant de Thomas Grünfeld de contrarier l'autonomie de l'œuvre et de semer le trouble dans l'ordre des disciplines et des catégories établies.

Rebecca Horn
La petite sirène, 1990

Né en 1944 à Michelstadt, Allemagne.
Vit et travaille à Berlin.

Pendant ses études aux Beaux-Arts de Hambourg, Rebecca Horn est gravement intoxiquée à cause de la manipulation de matériaux comme le polyuréthane et la fibre de verre. Son séjour d'un an dans un sanatorium est une expérience douloureuse puisqu'elle se trouve dans une grande solitude. Les répercussions majeures de cette souffrance se ressentent alors plus tard sur les choix des matériaux et les thèmes qu'elle aborde, à savoir une réflexion sur les moyens de communiquer avec les autres et le monde extérieur.

Dans un premier temps, elle conçoit des objets qu'elle ou des acteurs portent dans ses performances, éléments protecteurs ou extensions corporelles. Ces objets fonctionnent comme des capteurs pour l'élargissement des sens et le renforcement du contact avec l'extérieur. Rebecca Horn donne à son travail un caractère onirique qui explique l'emploi dans ses premiers travaux de matériaux souples et fluides, liés à l'élasticité du corps. Jusqu'en 1973, elle travaille uniquement avec un petit cercle d'amis dans lequel elle tente de créer une atmosphère rituelle d'harmonie intime et émotionnelle. Dans la période suivante, son exigence de communication la conduit à se concentrer sur les rencontres et le dialogue entre le masculin et le féminin.

Dans ses films, Rebecca Horn s'adonne systématiquement à la répétition, en faisant revenir les mêmes personnages et les mêmes lieux. De même, dans ses installations et ses objets, elle ne cesse de recourir à certaines constructions ou certains matériaux comme le mercure, les plumes, les boîtes ou l'eau. En décrivant le monde de façon toute à fait concrète à partir de ses souvenirs personnels et privés, son œuvre prend une certaine valeur universelle.

Le travail de Rebecca Horn met en évidence la dépendance réciproque entre le moi et le monde, la dualité ou l'unité des contraires, dans un monde où convergent représentation et réalité.

Véronique Joumard
Echo, 2000

Née en 1964 à Grenoble.
Vit et travaille à Paris.

L'œuvre de Véronique Joumard est tournée vers une recherche d'expérimentation de phénomènes liés à la lumière. En utilisant divers matériaux et médiums comme le miroir ou la peinture thermosensible, la photographie ou la vidéo, qu'elle choisit toujours en harmonie avec le lieu d'exposition, elle questionne l'origine de la lumière et déploie des œuvres où l'expérience du spectateur est forte. Par un geste, par un son ou par une énergie déployée, le visiteur agit avec l'œuvre. Ses sculptures minimales et ses objets conceptuels interrogent l'espace environnant et conduisent à interpréter les conditions d'apparition de la lumière. Tour à tour naturelle et artificielle, cette lumière se joue des variations. Grâce à la peinture thermosensible par exemple, elle brouille la frontière entre les différents environnements de l'espace d'exposition.

L'artiste remodèle aussi les objets du quotidien, comme des appliques murales détournées de leur usage premier en les disposant en forme de constellation. Elle leur confère ainsi un côté poétique en faisant disparaître leur aspect purement fonctionnel. Elle ne montre alors jamais ce que l'on voit, mais la nouvelle possibilité d'appréhender, au-delà de l'objet, les conditions de ce qui les entoure. Elle s'attache toutefois moins à souligner l'aspect charmant des choses qu'à suggérer l'omniprésence impalpable et invisible de la lumière.

Wolfgang Laib
Pollen, 1991/1992/1994

Né le 25 Mars 1950 à Metzinger, Allemagne.
Vit et travaille à Biberach.

Wolfgang Laib réinterprète des formes, des symboles et des attitudes millénaires du monde oriental dans un vocabulaire artistique hérité à la fois du minimalisme et du Land Art. Son œuvre mène une réflexion sur le temps et l'éphémère, sur notre rapport à la nature, terre nourricière.

Sa fascination pour les traditions indiennes et orientales l'a conduit à utiliser des matériaux naturels, fragiles, à l'image de l'homme. En mélangeant ces matériaux naturels — le marbre, le lait, la cire d'abeille, le riz, le pollen — avec des matériaux durables, il compose des installations poétiques, sobres et lumineuses dont l'intensité est remarquable. Ses œuvres ne sont ni construites ni même pensées comme des sculptures ou des objets au vrai sens du terme. Ce sont des expressions plastiques qui appellent à la méditation sur la fragilité et l'intangible, sur la matière, sur la pureté, sur le temps, celui investi par l'artiste, celui de la nature, le temps universel. En effet, l'emploi de ces matières premières implique patience et humilité : patience pour la récolte du pollen et le polissage du marbre, humilité par rapport à la nature.

Chez Wolfgang Laib, le non-spectaculaire devient événement, objet de contemplation, tant au sens esthétique que mystique. Son œuvre est ainsi une invitation toujours renouvelée à la méditation et à la perception de la beauté.

Janaina Tschäpe
Dreamsequences 1&2, 2002



Née en 1973 en Allemagne.
Vit et travaille à New York.

Allemande d'origine, vivant et travaillant entre Rio de Janeiro et New York, Janaina Tschäpe élabore une mythologie personnelle par le biais de diverses techniques : la photographie, la vidéo, la sculpture et l'aquarelle. Toutes les œuvres de cette jeune artiste explorent les diverses manifestations d'une force génératrice qui se révèle dans la représentation du corps sans cesse métamorphosé. Masques, ailes et diverses prothèses en latex sont les accessoires qu'elle réalise et utilise pour accomplir ses multiples transformations. Le corps et la sculpture semblent alors ne faire plus qu'un seul nouvel être vivant. Sirène, ange ou fantôme, son corps s'inscrit dans un cadre naturel préexistant (cathédrales, châteaux, forêts, plages, etc.) faisant référence à de nombreux mythes ancestraux et s'abandonne alors entièrement à la nature qui l'entoure à la recherche d'une symbiose originelle. Le travail de Janaina Tschäpe est une célébration de l'énergie créatrice de la nature, une évocation de sa puissance merveilleuse et dangereuse à la fois. D'œuvre en œuvre, l'artiste travaille ainsi à sa propre mutation au sein d'un univers fictionnel et onirique.

Les formes plastiques et poétiques de Janaina Tschäpe participent d'un engagement qui met en évidence une interrogation fine sur le féminin, le mythe, dans la réalité de notre temps.

Panamarenko
Raaf, 1997

Né en 1940 à Anvers, Belgique.
Vit et travaille à Anvers.

Panamarenko est un artiste à la fois ingénieur, physicien et visionnaire qui a mené une recherche insolite sur des notions comme l'espace, le mouvement, le vol, l'énergie et la gravitation. Son œuvre associe expérimentation artistique et technologie et prend diverses formes : avions, sous-marins, voitures, tapis volant, oiseaux.

Les engins volants de Panamarenko sont techniquement au point, cependant ils ne fonctionnent pas en tant que moyen de transport mais incarnent une métaphore ironique et permanente du rêve d'Icare qu'est la croyance au progrès de l'homme moderne. Les constructions de Panamarenko ne se fondent donc pas sur les découvertes les plus récentes de la physique ou les derniers développements de la construction mécanique en matière de design. En effet, ses avions aux aspects souvent archaïques semblent plus s'inspirer des débuts de l'aviation que de la technologie actuelle. Ses œuvres ne se définissent donc pas comme un art d'ingénieur et ne posent pas d'avantage le faux problème de l'art technologique ou de la technologie « artistique ».

Panamarenko cherche à créer des œuvres qui parlent de nos désirs utopiques. Ses engins nous permettent alors de retrouver intuitivement la quête ou le désir d'une liberté, d'une indépendance spirituelle et matérielle visant à l'expérience de la beauté.

Andrea Slominski
Volelfalle, 2003

Né en 1959 à Meppen, Allemagne.
Vit et travaille à Hambourg.

Andrea Slominski est connu en Europe pour ses actions, ses performances et ses vidéogrammes, mais, depuis une quinzaine d'années, il s'intéresse avant tout à la réalisation de pièges. Il crée des dispositifs en trois dimensions et des artifices de toutes sortes, simples, fantaisistes, délicats, dangereux, sinon mortels. Ce sont de vrais pièges conçus comme des sculptures et non comme des objets utilitaires. Leur titre est toujours sans ambiguïté et leur fonctionnalité est incontestable, puisque la conjugaison des formes et des matériaux utilisés rend sure leur efficacité. Ils expriment donc clairement leur utilité et laissent mystérieusement sous-entendre un passé équivoque et des rôles multiples. C'est pour conduire ses objets à l'état d'œuvre d'art qu'Andrea Slominski exacerbe de manière radicale leur fonctionnalité, qui découle de leur artifice intrinsèque et qui est exclusivement destinée à tromper.

La beauté des pièges de Slominski se dévoile seulement à qui reconnaît la complexité du processus par lequel cette fonctionnalité détermine la forme et se charge de sens. Et, c'est parce que les voies de cette complexité nous semblent étranges et mystérieuses que l'œuvre devient une forme d'art brut et quelque chose d'élémentaire.



informations pratiques

Inauguré le 22 juin dernier, le Lieu d'Image et d'Art offre une approche différente de l'art contemporain en favorisant l'apparition d'œuvres d'artistes reconnus dans un contexte insolite. En présentant ces pièces fortes, en accompagnant la rencontre d'un travail de médiation avec le vaste public du site de la Bastille, LIA cherche à surprendre, à éveiller une curiosité pour l'art contemporain.

Le LIA est un lieu d'accueil et de diffusion des arts actuels, sous toutes leurs formes. Les adhérents et mécènes de LIA contribuent au financement de la structure, et les dons d'entreprises ou de particuliers bénéficient des avantages fiscaux de la loi sur le mécénat du 1er août 2003.

LIA bénéficie du soutien financier de la Ville de Grenoble, du Ministère de la Culture, de la Région Rhône-Alpes, et du Conseil général de l'Isère. LIA est une association de type loi 1901 (reconnue d'intérêt général), dirigée conjointement par Elise Bureau et Sébastien Pecques



Détails pratiques :

LIA Lieu d'Images et d'Art

Site sommital de la Bastille, Fort de la Bastille, Grenoble

Tel : 04 76 54 40 67 - 06 98 57 30 30

Mèl : contact@lia-grenoble.net

<http://www.lia-grenoble.net>

LIA est ouvert tous les jours de 11h à 19h

LIA demande à ses visiteurs adultes une participation symbolique à ses frais de structures de 1 euro.

Administration - mécénat :

Élise Bureau

Tel : 06 98 57 30 30

Mèl : elise.bureau@lia-grenoble.net

Pédagogie :

Sébastien Pecques

Tel : 06 62 11 23 56

Mèl : sebastien.pecques@lia-grenoble.net

Relations presse - accueil des publics :

Vincent Verlé

Tel : 06 79 76 58 21

Mèl : vincent.verle@lia-grenoble.net

LIA propose des visites guidées sur rendez-vous.

Durée de la visite : environ 1 heure.

Groupe de 10 personnes : forfait 30 euros (hors montée en téléphérique)

Renseignements : vincent.verle@lia-grenoble.net

LIA propose des ateliers de pratiques artistiques.

Durée de l'atelier : environ 2 heures, selon le niveau et l'âge.

Groupe de 15 personnes : forfait 40 euros (hors montée en téléphérique, fournitures comprises)

Renseignements : sebastien.pecques@lia-grenoble.net